

« On ne s'aperçoit pas que tout ce sur quoi s'étend la conquête de notre discours revient toujours à montrer que c'est une immense duperie ».

Lacan, *Le Séminaire*, L. XI, p. 92.

« Qu'est-ce que j'ai relevé, extrait, du pas inaugural constitué dans la pensée de Freud par La science des rêves, sinon ceci, sur lequel j'ai mis l'accent, que Freud introduit d'abord l'inconscient, à propos du rêve précisément, comme un lieu qu'il appelle *ein anderer Schauplatz*, une autre scène ? Dès l'abord, dès l'entrée en jeu de la fonction de l'inconscient, ce terme et cette fonction s'y introduisent comme essentiels »

Leçon du 28 novembre 1962, p. 41.

« Le destin psychanalytique de la vérité tient qu'elle ne se propose jamais mieux que dans la guise de la fiction »

Sara Vassalo, *Sartre et Lacan*, L'Harmattan, Paris, 2003, Préf. de F. Regnault, p. 6.

La question de savoir s'il y a une philosophie de Lacan est d'autant plus troublante que, comme le rappelle F. Regnault en commençant sa conférence sur *L'antiphilosophie selon Lacan*¹, l'intéressé a lui-même utilisé, pour caractériser son travail, l'expression d'*antiphilosophie* dans la Proposition intitulée « Peut-être à Vincennes... » qui figure dans le numéro 1 de la revue *Ornicar ?* en janvier 1975 ; et que, « après une existence vécue dans l'admiration de la philosophie², Lacan semble être passé à son égard à la méfiance, à la distance, et même à la moquerie et au mépris »³. Faut-il croire un auteur quand il dit qu'il ne fait

1. Prononcée à Barcelone le 24 avril 1993 et reproduite comme chapitre III des *Conférences d'esthétique lacanienne* (Agalma, 1997).

2. L'expression est sans doute excessive et mérite, comme nous le verrons, d'être changée.

3. *Conférences d'esthétique lacanienne*, p. 62. F. Regnault montre, sur quelques exemples, comment, en une dizaine d'années, on est passé de l'admiration à la gouaille.

pas de philosophie ? N'avons-nous pas affaire à un cas typique de dénégation, dont la caractéristique est de se dérouler dans le domaine théorique ? Cette dénégation est assez ordinaire chez les scientifiques. Mais la question ne devient-elle pas plus problématique quand elle vise un psychanalyste, lequel est en droit mieux avisé qu'un physicien, par exemple, de l'implicite, du non-dit, du refoulé, et que ce sont précisément les points qui apparaissent comme étant des points de résistance, de dénégation, qu'il faut interroger et qui ne semblent pas être sans conséquence si on les laisse entre parenthèses ? Certes, on pourrait toujours dire que le souci pratique de la cure des analysants l'emporte sur les considérations ontologiques en psychanalyse¹ ; le faux-fuyant serait toutefois énorme de la part d'un psychanalyste, dont le maximum d'intérêt se porte par principe sur ce qui est repoussé dans les interstices du discours². D'ailleurs, Lacan ne recourt pas à l'argument, puisqu'il ne tient pas la guérison pour le but ultime de l'analyse.

Lacan a lu beaucoup de philosophes ; du moins s'est-il laissé imprégner en une sorte d'osmose par beaucoup de philosophies : c'est le cas de la philosophie de Hegel, qui s'impose, après guerre en France et jusque dans les années 60, comme la langue ordinaire de la philosophie ; c'est aussi le cas de Nietzsche, moins cité que Hegel, alors qu'il est implicitement utilisé en des points essentiels et qu'on attendrait des références plus précises à son œuvre. Il a connu de nombreux philosophes qui étaient ses contemporains et a pu se dire leur ami ou se vanter, non sans quelque causticité ou ironie, de les avoir rencontrés. Il arrive à Lacan d'avoir la dent dure, y compris à l'égard de ceux dont il est ou se dit familier. La philosophie transparait partout dans son œuvre et il est rare qu'un article ou qu'une leçon de séminaire ne fasse état d'un ou de plusieurs philosophes, de thèses ou de doctrines philosophiques. Il y a plus : quand on regarde son œuvre, qui est

-
1. Freud n'a-t-il pas dit que « le but à atteindre dans le traitement sera toujours la guérison » ?
 2. Quoiqu'il ne soit pas facile à ébranler, Lacan paraît un peu désarçonné par toute question qui l'interroge sur l'ontologie impliquée par les positions qu'il prend.

immense, quoiqu'il ne paraisse pas s'être beaucoup soucie lui-même de la publication de toutes ses parties, laissant à d'autres le soin de reconstituer l'édifice, c'est-à-dire de la réécrire, de l'écrire peut-être, on remarque qu'elle est équilibrée à la façon dont peut l'être une œuvre philosophique classique, en ce sens que les questions ontologiques, épistémologiques, linguistiques, morales, éthiques, esthétiques, juridiques, politiques se partagent de façon équitable les terrains de recherches et d'invention¹.

Le lecteur de Freud ne s'en étonnera pas outre mesure puisque, s'il regarde l'œuvre du fondateur de la psychanalyse dans son développement, il constate un intérêt croissant, à partir des années 1912-1913, pour des thèmes qui n'impliquent pas les seuls individus qu'il s'agirait d'analyser dans leur individualité, mais pour des considérations de plus en plus générales qui concernent les cultures sous tous leurs aspects. Ce qui ne laisse pas de poser un premier problème : si Lacan n'envisage pas plus que Freud que la psychanalyse puisse s'adresser à un autre sujet que l'individu², s'il récuse les psychanalyses de groupe, comment est-il possible qu'il ne confine pas la psychanalyse au statut de psychologie de l'individu ou de caractéristiques individuelles, mais qu'il l'étende tout au contraire à tous les aspects de la vie culturelle, sans qu'un seul n'ait lieu de lui échapper, en droit sinon en fait ? Ne trouvons-nous pas là la preuve d'une contradiction ? De quel droit un discours gagné dans un rapport individuel avec l'analysant se ferait-il, avec la même étendue que la philosophie, étude générale des valeurs, des faits, des événements qui engagent l'exis-

-
1. Mais peut-être cette impression est-elle un effet de la réécriture, Si Lacan sait remercier celui qui, de son vivant même, a transcrit un certain nombre de séminaires, par exemple, le L. XI, cet essai est accompagné de tant de calembours, de jeux de mots, que l'on a du mal à croire qu'il prend très au sérieux la volonté de totaliser son travail en une œuvre. Toutefois, Valéry avertissait que plaisanter n'était pas forcément manquer de sérieux.
 2. *Écrits*, p. 358 : « La psychanalyse est une pratique subordonnée par destination au plus particulier du sujet, et quand Freud y met l'accent jusqu'à dire que la science analytique doit être remise en question dans l'analyse de chaque cas [Lacan renvoie ici à *L'homme aux loups*], il montre assez à l'analysé la voie de sa formation ».

tence de communautés entières, pas seulement présentes d'ailleurs, mais dans leur histoire réelle ou fictive ?

Ce trait qui rapproche la psychanalyse de la philosophie, dans la mesure où rien ne peut davantage échapper à l'inspection de l'une qu'à l'examen de l'autre, doit aussitôt être précisé dans un sens qui distingue fortement la perspective de Lacan de celle de Freud. Lorsque Freud interroge les expressions culturelles, qu'elles soient scientifiques, religieuses, morales, esthétiques, il se garde de laisser croire que la psychologie a quelque discours à tenir sur les valeurs de vérité, de validité logique, de charité, de bonté, de beauté : il laisse globalement ces valeurs en dehors de son champ d'étude, expliquant pourquoi l'artiste choisit tel thème plutôt que tel autre, éventuellement en inspectant dans sa vie privée individuelle ; mais sans intervenir sur les techniques esthétiques et les valeurs des objets créés sur lesquelles il déclare son incompetence de psychanalyste. On pourrait de même imaginer qu'un savant ou qu'un philosophe soit plutôt inconsciemment porté vers tel type de recherche ou de réflexion, sans que la vérité de ce qu'il est en train de dire et qui dépend de tout autres considérations que celles qui résultent de la psychologie entrent en ligne de compte¹. Or cette conception timide de la sublimation qui s'attache

1. The claims of psycho-analysis to scientific interest (1913) in : Freud S., The standard edition, vol. XIII, The Hogarth Press, Londres, 1955, p. 179 : « Philosophical theories and systems have been the work of a small number of men of striking individuality. In no other science does the personality of the scientific worker play anything like so large a part as in philosophy. And now for the first time, psycho-analysis enables us to construct a 'psychography' of a personality. It teaches us to recognize the affective units — the complexes dependent on instincts — whose presence is to be presumed in each individual, and it introduces us to the study of the transformations and end-products arising from the instinctual forces. It reveals the relations of a person's constitutional disposition and the events of his life to the achievements open to him own to his peculiar gifts. It can conjecture with more or less certainty from an artist's work the intimate personality that lies behind it. In the same way, psycho-analysis can indicate the subjective and individual motives behind philosophical theories which have ostensibly sprung from impartial logical work, and can draw a critic's attention to the weak spots in the system. It is not the business of psycho-analysis, however, to undertake such criticism itself, for, as may be imagined, the fact that a theory is psychologically determined does not in the least invalidate its scientific truth ».

aux motivations pulsionnelles des intérêts scientifiques, théoriques, religieux, moraux, et qui se refuse à toute intrusion dans le domaine des valeurs est radicalement étrangère à celle de Lacan. Lorsque Lacan confronte la psychanalyse à la philosophie, c'est de la même façon que lorsqu'il rapporte la psychanalyse à la politique : il ne s'agit pas davantage de psychanalyser le philosophe, en une sorte de portrait type que d'analyser l'homme politique ; il ne s'agit nullement d'allonger l'un et l'autre sur quelque divan, même fictif. Lacan centre d'emblée l'essentiel de son propos autrement. Une psychologie qui ne s'attacherait pas à l'éclat même de la beauté, aux constructions et aux illusions mêmes de la vérité, à la constitution de la justice, à l'élaboration de la charité et aux autres valeurs pratiques, ne vaudrait pas une heure de peine. Mais cela signifie que, avec Lacan, on ne peut plus du tout envisager les relations de la psychanalyse à la philosophie ou aux philosophies — si tant est que la psychanalyse puisse s'entendre elle-même seulement au singulier — de la même façon que chez Freud. La psychanalyse n'a pas moins de droit d'essayer de parler de ce qui est vrai que de ce qui est faux ; comme la philosophie, elle peut autant traiter du logique que de l'illogique, du juste que de l'injuste, etc. ; repoussant le faux débat du psychologisme¹, comme si le vrai pouvait être produit indépendamment des actes psychiques dont s'occupe le psychologue, comme si la logique, la philosophie, la morale pouvaient atteindre une autonomie inaccessible aux actes du psychisme qui en permettent pourtant la réalisation, et faisant de ce désir de pureté même un objet de réflexion, la psychanalyse ne peut plus se distinguer de la philosophie sur un mode freudien ; ni envisager de même ses rapports avec *la* philosophie.

1. Si Lacan est parfaitement conscient que le psychologisme a des « conséquences absurdes » « concernant la légalité de la raison », il ajoute aussitôt : « Mais justement, ce n'est pas ce que nous faisons, parce que la subjectivation dont il s'agit n'est pas psychologique ni développementale » (Leçon du 19 juin 1963, p. 368). Le débat est particulièrement bien envisagé dans le *Séminaire* sur l'angoisse, lorsque Lacan établit de façon lumineuse que la fausse querelle sur le psychologisme repose d'abord sur une fausse conception du sujet, que l'on croit pouvoir poser comme autonome alors qu'il est sous la dépendance de signifiants.

Toutefois, quand bien même le psychanalyste ne renoncerait pas davantage au discours sur les valeurs que la philosophie, on n'accepterait pas non plus que la psychanalyse se confonde avec la philosophie ; Lacan n'a jamais songé à une telle identité qu'il récuse avec beaucoup de vivacité surtout dans le cas de certaines philosophies que l'opinion tendait à rapprocher de son activité. Ce sont ces rapports, devenus plus délicats avec Lacan qu'avec Freud, puisqu'ils étaient, en grande partie, décidés par principe avec ce dernier, que nous voudrions esquisser. Il est de nombreuses affinités entre la psychanalyse et la philosophie, qui expliquent l'intérêt d'un certain nombre de philosophes pour celle-là, mais ces affinités ne doivent nullement dissimuler de profondes différences. Sans feindre non plus une « neutralité analytique » par laquelle la psychanalyse singerait hypocritement la philosophie : il y a un *désir du psychanalyste*, qui structure sa pratique, comme il y a un désir du philosophe.

Commençons par les affinités, qui ne tiennent pas seulement à une communauté d'objets d'intérêts qui, comme nous l'avons vu, sont tels que rien de ce qui est philosophique n'échappe à la psychanalyse ; pas plus que ne devrait échapper à une philosophie authentique ce qui relève de la psychanalyse. Nous verrons ensuite les différences qui permettront d'articuler les rapports essentiels entre l'une et l'autre.

Le trait majeur par lequel Lacan se rapproche de la philosophie et qui permet à quelques-uns de ceux qui en font profession de le considérer comme l'un d'entre eux, voire comme un philosophe transcendantal — affirmation qui, lorsqu'elle a été connue de Lacan, a semblé le contrarier particulièrement¹ —, c'est le caractère réflexif des propos des *Écrits* et des *Séminaires*. Que l'on se tourne vers Kant, vers Hegel

1. B. Baas rapporte que, le 13 mai 1970, Lacan réagissait avec effarement à l'idée qu'on pût parler de son travail comme d'une « psychologie transcendantale » : « Cela me paraît à moi assez accablant. Je ne me croyais pas si transcendantal ; mais enfin, on ne sait jamais très bien » (p. 26). [On peut lire le texte dans le Livre XVII du *Séminaire*, p. 169]. Cette contrariété n'a toutefois pas dissuadé un certain nombre de ses lecteurs de continuer de lui assigner cette étiquette.

ou vers les phénoménologues modernes, la composante réflexive passe pour être essentielle et constitutive en philosophie. La philosophie est un savoir indirect qui porte sur des connaissances ou sur des formes culturelles déjà élaborées qui, le plus souvent, ne l'ont pas attendue pour avoir leur procédure propre. Certains philosophes choisissent même ces objets en fonction de leur degré d'élaboration, estimant inutile la tâche critique si les objets ou les actes vers lesquels elle se tourne lui résistent suffisamment. Or, cette attitude de réflexion est permanente chez Lacan, si bien que le lecteur philosophe se sent de plain-pied avec ses écrits : pour des raisons de déontologie que chacun comprendra facilement, il est très rare que Lacan parle directement du cas de ses propres analysants ; l'expérience à laquelle il se rapporte est indirecte, passée à travers des prismes. Lorsqu'il introduit des cas cliniques dans son propos, il s'agit, la plupart du temps, de cas traités par Freud. Ainsi, le savoir auquel il se réfère, pour s'en inspirer, l'approuver, le contester, a été produit par d'autres : il est, d'une certaine façon comme dans la critique, mis en scène par une réflexion, qui le généralise ou en réduit la portée, le traduit en tout cas en d'autres symboles. Nous verrons toutefois qu'on aurait grand tort de transformer la psychanalyse de Lacan en une entreprise de réflexion prise en un sens idéaliste : toute réflexion n'est pas forcément la marque d'un primat de la conscience. On peut parler de réflexion d'un système mathématique sur un autre sans qu'elle donne lieu à autre chose qu'à une expression symbolique, qui ne se laisse pas représenter clairement ; sur le terrain de la philosophie elle-même, bien des auteurs avaient parlé de réflexion sans que le terme n'implique une référence directe à la conscience : Hume, par exemple, n'avait-il pas parlé d'*impression de réflexion* sans que la réflexion ne se caractérise par là ? Un certain nombre d'auteurs ont jugé, sans doute un peu rapidement, de l'existence d'une philosophie de Lacan par ce biais.

Il est vrai que le lecteur philosophe est encouragé à lire les *Écrits*, les diverses conférences et articles, les séminaires dont la parole est désormais, pour un bon nombre d'entre eux, transcrite par un autre auteur dans une langue aussi classique que peut l'être celle de textes

de philosophie, puisque les noms de philosophes fourmillent à toutes les pages, presque aussi nombreux que dans les *Nouveaux Essais* de Leibniz, et que, à coup sûr, ils sont paradoxalement en plus grand nombre que les noms de psychiatres ou de psychologues — si l'on excepte les innombrables références à Freud. Le matériau dont il se sert est toujours déjà richement élaboré par les philosophes ; et le lecteur qui a pratiqué les auteurs cités, travaillés ou retravaillés par Lacan, même s'il a appris à le faire à l'université, reconnaît parfaitement la retranscription de leurs thèses et à travers qui elles ont pu être lues quand elles ne l'ont pas été directement. Toutefois, la façon dont Lacan traite des auteurs, qu'il s'agisse de Platon, d'Aristote, de Descartes, de Pascal ou de Merleau-Ponty, est très différente de celle selon laquelle les professeurs, de lycée ou d'université, les enseignent sous le nom d'*histoire de la philosophie*. Les philosophes professionnels prenaient — prennent encore très largement — pour unité de travail ce qu'ils appellent un « auteur », dont ils deviennent spécialistes ; on ne fait rire personne à l'université en disant qu'on est spécialiste de Kant ou de Hegel¹. Cela veut dire que, en principe, on a lu tous les ouvrages publiés par l'auteur, en ajoutant, s'il y a lieu, ses manuscrits ; que l'on connaît l'histoire de ce qui est connu en corpus ; que, lorsqu'on explique un extrait, on a en tête cette totalité et que l'on sait référer le fragment que l'on a sous les yeux à cet ensemble. On peut encore étendre cet ensemble à la correspondance ; en ce sens, le système auquel on réfère l'extrait est beaucoup plus étendu et complexe. Savoir se livrer à cet exercice, c'est connaître un auteur et se hausser à la dignité de former des élèves à faire la même chose. C'est très exactement cela que ne fait pas Lacan et ce que les spécialistes lui reprochent, de façon sarcastique, de ne pas avoir fait. Lorsqu'il évoque un auteur philosophe, le traitement qu'il lui fait subir est celui

1. Althusser dit, dans *L'avenir dure longtemps*, Stock/IMEC, 1992, p. 202 : « J'aimais que Foucault fit la critique de la notion d'« auteur », notion toute moderne, et disparût comme moi dans les rangs de mon obscure cellule ». Lacan a fait peut-être mieux que critiqué l'*auteur* : il a tiré toutes les conséquences pratiques de sa destruction.